Titre : **PRISE DE OUESSEBOUGON** **SOUDAN FRANÇAIS** **AUJOURD'HUI MALI** **25 et 26 mai 1890**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Batailles et combats**
Auteur : **FR. DESPLANTES**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **VAILLANTS SOLDATS** **MEGARD ET CIE** **LIBRAIRES-EDITEURS** **ROUEN** **1893**	Transcripteur : **ROBELIN** Date : **AOUT 2011**

Ancestramil

PRISE DE OUESSEBOUGON
SOUDAN FRANCAIS
25 et 26 mai 1890

En 1889, 90, le colonel **ARCHINARD**, parti du Sénégal avec une poignée d'hommes, dirigea dans le Soudan français une campagne qui, on l'a dit avec raison, "laisse loin derrière elle toutes celles qui ont précédé par les difficultés vaincues et la valeur des résultats obtenus."

Un des épisodes les plus glorieux de cette admirable campagne est la prise de Ouessebougon, forteresse très importante de nos ennemis les Toucouleurs, que le colonel **ARCHINARD** effectua peu après s'être rendu maître de Ségon, la capitale du grand royaume toucouleur.

Cet épisode héroïque est aussi beau, dans la modeste simplicité du récit d'un témoin oculaire que l'on va lire, "que les plus beaux faits d'armes qu'une poignée d'hommes ait jamais accomplis. Les défenseurs de Ouessebougon ont défendu leur vile avec un inconcevable acharnement. On croirait lire la résistance d'une Sagonte."

Le colonel **ARCHINARD**, raconte le témoin oculaire en question, à qui nous laissons la parole, avait fait tomber Ségon, la capitale du grand royaume toucouleur, la cité sainte du mahométisme dans le Soudan. L'attaque avait été inopinée et si vigoureusement menée, que les Toucouleurs ne surent que prendre la fuite et laissèrent entre nos mains le trésor du sultan, ses femmes et ses enfants.

Mais nous étions à huit cents kilomètres de Kayes, notre base d'opérations, et le sultan, dont nous venions de faire tomber la capitale, était à Nioro, dans le Kaarta, sur le flanc nord de notre ligne de ravitaillement, en situation de tomber sur notre territoire entre Kayes et Badumbé, ou, plus exactement, entre Kayes et Toukolo.

Il fallait revenir en arrière sans perdre un instant, et c'est ce que fit le colonel **ARCHINARD**, prévoyant bien que la chute de Ségon était le commencement et non la fin de la lutte.

Avec vingt-sept Européens, officiers compris, deux cent soixante-cinq indigènes des troupes régulières, deux canons de 80 de montagne, et des Bambaras, auxiliaires irréguliers sans cohésion et sans discipline, le colonel **ARCHINARD** marche sur Ouessebougon, grande citadelle toucouleur, située dans le Kaarta; c'est la place forte qui permet à **AHMADOU** (le sultan souverain de ce vaste royaume) de conserver les communications entre Nioro et le royaume de Ségon ; c'est de là qu'il part pour châtier les Bambaras du Beledougou, qui, peu à peu, à force de persévérance et d'énergie, ont reconquis une sorte d'indépendance, indépendance précaire, qui ressemble plutôt à une lutte toujours ouverte dans laquelle les deux adversaires ont tour à tour le dessus, et se reposent ensuite pour reprendre les hostilités avec une nouvelle vigueur.

Si Ouessebougon tombait entre nos mains, nous assurions du même coup la possession du royaume de Ségon, que nous venions de conquérir, et nous nous attachions définitivement les Bambaras fétichistes en les débarrassant de leurs ennemis séculaires, les Toucouleurs musulmans.
Mais Ouessebougon est, dit **MAGE** dans le récit de son remarquable voyage, un immense village entouré d'un terrain sablonneux à perte de vue. Ses murailles sont bien fortifiées, crénelées et disposées en crémaillère avec de nombreux bastions, et devant les portes se trouvent des réduits.

Ancestramil

Le 25 ami, à huit heures du matin, la colonne arrive devant le village; à huit heures quarante-cinq minutes l'attaque commence. Les têtes des défenseurs apparaissent serrées sur la crête des murailles : *le tabala*, sorte de tam-tam de guerre, retentit sans interruption.

Ce n'est que vers une heure de l'après-midi que la brèche, faite par les deux canons de 80 devient praticable ; l'ennemi ne paraît pas incommodé par cette canonnade prolongée, et quelques défenseurs viennent même voir la brèche en nous narguant.

A ce moment, les auxiliaires indigènes qui suivaient la colonne, pressés par la soif, vont boire à des puits placés à deux cents mètres du village. Les défenseurs, qui attendaient cette occasion favorable, font des feux rapides ; bien des auxiliaires tombent mortellement frappés ; mais la soif est devenue intolérable, et les autres continuent sous le feu à aller boire et bientôt même se rapprochent des puits qui sont à cent mètres de la place.

Il est quatre heures ; la nuit va venir ; les défenseurs sont groupés près de la brèche, et, malgré nos feux ininterrompus de mousqueterie et d'artillerie, qui éclaircissent leurs rangs, ils ne paraissent rien moins que décidés à déserter la lutte.
Le colonel se décide à faire donner l'assaut; les pièces de 80 accélèrent leur tir et ne cessent le feu que lorsque la colonne d'assaut est à cent mètres de l'enceinte. Le lieutenant **LEVASSEUR**, suivi de ses tirailleurs, entre le premier par la brèche; la fusillade devient intense ; un nuage de fumée entoure les combattants, on ne voit plus rien.

Les tirailleurs se précipitent dans le village ; mais ils sont bientôt arrêtés. Le lieutenant **LEVASSEUR** est blessé, quatre tirailleurs le transportent par les quatre membres; deux sont tués, deux autres les remplacent et amènent le lieutenant à l'ambulance. Le capitaine **MANGIN** remplace le lieutenant **LEVASSEUR**, et il est bientôt lui-même mortellement frappé. L'attaque ne gagne plus de terrain.
Il faut tâcher d'en finir. Le colonel envoie la seule section qui lui reste comme réserve et ne conserve auprès de lui que quelques spahis. Le capitaine **BONNIER** est envoyé pour porter les ordres du colonel et suppléer les officiers qui sont hors de combat. Il est blessé peu après en combattant dans le village.

Les auxiliaires se découragent ; ils crient qu'ils n'ont plus de poudre ; ils se sauvent. Les tirailleurs maintiennent leurs positions, mais n'avancent plus. La nuit arrive.

Le colonel donne l'ordre aux troupes régulières de se maintenir sur les positions conquises, et il fait sortir les quelques auxiliaires qui n'ont pas fui et qui sont encore dans la place.

Le capitaine **BARDOT** reçoit l'ordre de prendre position près de la brèche et de tirer toute la nuit des obus de 80 dans la direction du réduit du village, pour préparer le chemin qui devra être suivi le lendemain. **M. MADEMBA,** un de nos meilleurs agents politiques, tombe à ce moment frappé d'une balle en pleine poitrine. Le feu des défenseurs continue, violent ; le nôtre devient de plus en plus lent, pour ménager les munitions.

A deux heures et demie du matin, des cris effrayants se font entendre le tir de l'ennemi devient plus précipité. Le tabala continue toujours à battre; c'est une sortie furieuse des défenseurs pour nous chasser des positions conquises. Mais la sortie est repoussée.
A trois heures et demie du matin, une nouvelle tentative de sortie a lieu par une porte qui se trouve en face de notre ambulance. Tout ce qui est autour du commandant supérieur serre les rangs : officiers, médecins, vétérinaires, conducteurs, garçons, cuisiniers, etc. ; mais cette fois l'ennemi n'avait pour objectif, comme on l'a su plus tard, que d'aller puiser de l'eau dans les puits et rentrer aussitôt dans la place.

Enfin, le jour paraît. La situation est critique; les troupes régulières se battent depuis vingt-quatre heures, elles ne sont plus susceptibles d'un grand effort, d'autant plus que le plus grand nombre de leurs officiers sont hors de combat.
Dans ces conditions, le colonel se décide à faire un combat traînant jusqu'à ce qu'une seconde brèche du corps de place permette d'attaquer le réduit sur deux points, par deux colonnes distinctes.

A midi, les chefs bambaras des auxiliaires sont appelés auprès du commandant supérieur, qui leur reproche leur manque de courage et leur demande s'ils sont des femmes ou des captifs. Il réussit à galvaniser ces auxiliaires, en forme deux colonnes d'assaut et les lance sur chacune des brèches. Les auxiliaires marchent lentement, sans tirer. Leurs chefs, qui sont descendus de cheval, sont à leur tête. Cette fois, ils sont décidés à se battre courageusement. Après une lutte sanglante, ils finissent par couronner le réduit. Quelques-uns d'entre eux viennent à l'état-major chercher de la poudre ; des blessés retournent au combat dès qu'ils sont reçu de nouvelles munitions; le fils d'un chef indigène, qui à reçu deux balles dans le bras, vient à l'ambulance ; on lui met une attelle, et on lui indique la place où il devra se coucher ; mais il a mieux à faire, et il retourne au combat en agitant son bras cassé.

La résistance continue, néanmoins ; les défenseurs tirent toujours avec acharnement; mais c'est la dernière convulsion de cette ville héroïque. Les défenseurs du réduit sont bientôt entourés : ils restent debout, injuriant leurs vainqueurs, cessant de les menacer alors seulement qu'ils tombent frappés d'une balle à bout portant. A ce moment même, une grande flamme s'élève ; le tabala cesse enfin de battre: le chef de Ouessebougon, **BANDIOUGOU-DIARA,** vient de se faire sauter, lui et les siens. Il est deux heures et demie; la ville est prise, mais la fusillade continue jusqu'au soir et toute la nuit. Personne ne se rend; un captif fait prisonnier se fait sauter la cervelle d'un coup de pistolet : les femmes elles-mêmes prennent part à la lutte: mais bientôt tout rentre dans le silence.
Les défenseurs de Ouessebougon sont tous morts.

Il était temps ; une armée de secours commandée par **OMAR** marchait pour dégager la ville ; elle arriva trop tard.
Nous avions tiré 612 coups de canon et brûlé 34 800 cartouches. Sur douze officiers, un était tué, cinq étaient blessés, c'est-à-dire la moitié mise hors de combat.
Sur les quinze Européens, hommes de troupe, nous avions deux tués, deux blessés.
Les pertes des tirailleurs étaient assez importantes; celles des auxiliaires indigènes n'ont pu être évaluées.

Le lendemain matin, le colonel **ARCHINARD** visitait Ouessebougon, qui n'était plus qu'un vaste charnier d'où se dégageait une odeur insupportable.
La défaite des Toucouleurs, glorieuse pour eux, sans doute, n'en était pas moins complète.

Deux des citadelles principales du mahométisme dans le Soudan français –Ségon et Ouessebougon- avaient donc cessé d'exister ; mais il en restait deux autres, Nioro et Koniakary, sérieux points d'appui pour **AHMADOU**, le sultan des Toucouleurs, dans la résistance désespérée qu'il s'obstinait à nous opposer.
Fort heureusement toutefois, les deux premiers coups portés si intrépidement à son influence par le colonel **ARCHINARD** avaient singulièrement diminué son prestige aux yeux de ses fanatiques sujets et en revanche particulièrement relevé le nôtre. Aussi Koniakary ne tarda-t-elle point à tomber entre nos mains, à la suite d'un nouveau fait d'armes, le combat de Kalé ; fait d'armes aussi glorieux que la prise de Ouessebougon et dont le capitaine **RUAULT**, de l'artillerie de marine, fut à son tour le héros.

****